

# FESTIVAL D'AUTOMNE À PARIS

ÉDITION 2022  
9 SEPT. - 31 DÉC. 2022



## DOSSIER DE PRESSE EL CONDE DE TORREFIEL

**SERVICE DE PRESSE :**  
Rémi Fort - [r.fort@festival-automne.com](mailto:r.fort@festival-automne.com)  
Yoann Doto - [y.doto@festival-automne.com](mailto:y.doto@festival-automne.com)  
Assistés de Morgane Lusetti  
01 53 45 17 13

## EL CONDE DE TORREFIEL

### *Una imagen interior*

Conception et création, El Conde de Torrefiel  
Collaboration à la création et performance, Gloria March  
Chulvi, Julian Hackenberg, Mauro Molina, David Mallols,  
Anais Doménech  
Mise en scène et dramaturgie, Tanya Beyeler, Pablo Gisbert  
Texte, Pablo Gisbert  
Traduction, Marion Cousin  
Scénographie, Maria Alejandre, Estel Cristià  
Lumières, Manoly Rubio García  
Son, Rebecca Praga, Uriel Ireland  
Sculptures, Mireia Donat Melús  
Création robots, José Brotons Plà  
Direction et coordination technique, Isaac Torres  
Régie son et vidéo, Uriel Ireland  
Régie lumière en tournée, Roberto Baldinelli  
Administration et production, Haizea Arrizabalaga

Production Cielo Drive SL.  
Diffusion Caravan Production.  
Coproducteur Wiener Festwochen; Festival d'Avignon;  
Kunstenfestivaldesarts (Bruxelles); Centro de Cultura Contemporánea  
Conde Duque (Madrid); Festival Grec (Barcelone); Teatro  
PiemonteEuropa / Festival delle colline Torinesi (Turin); Le Grütli  
- Centre de production et de diffusion des Arts vivants (Genève).  
Avec le soutien de ICEC - Generalitat de Catalunya; TEM Teatre  
Musical de Valencia; Centro Párraga (Murcie).

La Villette, Points communs - Théâtre des Louvrais et le Festival  
d'Automne à Paris sont coproducteurs de ce spectacle.  
La Villette et le Festival d'Automne à Paris le présentent en  
coréalisation.

#### **POINTS COMMUNS - THÉÂTRE DES LOUVAIS**

Les mer. 19 et jeu. 20 octobre

#### **LA VILLETTE - GRANDE HALLE**

Du mer. 07 au sam. 10 décembre

-----

Durée estimée : 1h30

Surtitré en anglais et français

#### **CONTACTS PRESSE :**

##### **Festival d'Automne**

Rémi Fort, Yoann Doto  
01 53 45 17 13

##### **Points communs / Théâtre 95**

Arnaud Vasseur  
01 34 20 14 37 | [arnaud.vasseur@laportrophe.net](mailto:arnaud.vasseur@laportrophe.net)

##### **La Villette**

Bertrand Nogent, Carole Polonsky  
[b.nogent@villette.com](mailto:b.nogent@villette.com), [c.polonsky@villette.com](mailto:c.polonsky@villette.com)  
01 40 03 75 23

Dans sa dernière création, El Conde de Torrefiel fait évoluer les corps dans une scénographie changeante et malléable qui, comme la réalité dont elle cherche à rendre compte, est frappée d'instabilité. Une plongée au cœur de l'imagination en réponse aux images formatées qui nous envahissent.

Cinq comédiennes et comédiens habitent une caverne entièrement faite de plastique, une nature artificielle, fausse, créée de toutes pièces, et qui sans cesse peut se modifier, nous invitant à nous interroger sur le sens du mot réalité « chez une humanité qui tend à s'émanciper de la nature ». La réalité, en effet, n'a plus rien du socle solide, stable, inaltérable que l'on attendrait. Elle n'est « ni de la pierre, ni une montagne, ni un volcan, elle n'a pas la densité d'un océan », elle est susceptible de se transformer ou de se briser à tout moment, sous les assauts d'une guerre, d'une pandémie ou d'une catastrophe naturelle. Au fond de la caverne de plastique, comme dans celle de Platon, le réel se dispute à la fiction. *Una imagen interior (Une image intérieure)* est le récit d'une chute, mais pas de celles qui sont régies par les lois indiscutables de la gravitation. C'est une chute au cœur d'une image inventée, fragile et menaçante à la fois.

# ENTRETIEN

**Dans votre pièce de 2013, *La chica de la agencia de viajes nos dijo que había piscina en el apartamento* (La fille de l'agence de voyages nous a dit qu'il y avait une piscine dans l'appartement, 2013), le XXI<sup>e</sup> siècle était qualifié de "jolie merde", car il est celui « du triomphe de l'artificiel, du triomphe du faux, de la négation de la nature et de l'instinct, de la béatification du plastique ». Cette façon de qualifier le XXI<sup>e</sup> siècle ne fait-elle pas écho à ce qui se joue dans *Una imagen interior* (Une image intérieure) ?**

**Tanya Beyeler :** Je n'avais pas relu ce texte de 2013, mais il est clair qu'il fait totalement écho à notre travail en 2022. D'ailleurs, la scénographie est entièrement faite de plastique. C'est la texture prédominante tout au long du spectacle. Le sol, les parois, tout est en plastique. Tout est très maniable. Le plastique nous intéresse car il s'agit d'une matière artificielle, typique de ce XXI<sup>e</sup> siècle dont il est question dans *La chica de la agencia de viajes*... Et puis il est entièrement créé par nous, c'est le paradigme d'une nature que nous avons créée, une nature plastique. C'est du plastique à l'état brut, un plastique malléable qui nous permet de changer de décor, de changer de couleur, d'atmosphère, de changer le contenant de l'action, et de le faire très rapidement. Le mot réalité nous renvoie à quelque chose de solide, d'inaltérable. Cette pièce nous invite au contraire à réfléchir sur le fait que la réalité est quelque chose de malléable. La scénographie est le contenant de la pièce comme le monde réel est le contenant de nos vies. Il a l'air stable au premier abord, mais il peut se briser, se modifier et laisser place à autre chose.

**Ce texte était-il visionnaire ?**

**Tanya Beyeler :** Je me souviens d'un documentaire sur l'art en Italie dans les années soixante et soixante-dix, où il était notamment question de l'arte povera, et qui incluait un entretien avec Marina Abramović dans lequel elle disait que l'art peut être prémonitoire, que l'art dessine le futur. Cela m'a beaucoup touchée. L'art ouvre des portes pour après, des possibilités pour l'avenir. C'est vrai. Si Romeo Castellucci n'avait pas fait ce qu'il a fait, bon nombre d'entre nous ne serions pas en train de faire ce que nous faisons. Sans compter les artistes dont les œuvres ont été réduites au silence durant des années, jusqu'à ce que l'on finisse par les comprendre.

**À l'heure où nous réalisons cet entretien, vous êtes en plein processus de création de *Una imagen interior*. Quelle place le texte occupera-t-il dans le spectacle ?**

**Tanya Beyeler :** Dans nos spectacles, les textes ne proposent jamais une solution, leur place n'est jamais frontale mais plutôt transversale. Les textes sont écrits indépendamment de qui les dira, de qui s'en appropriera sur scène. Mais ensuite, il faut les intégrer au spectacle. Et nous en sommes justement à cette étape du travail, une étape cruciale et parfois douloureuse. Dans nos spectacles, le texte est souvent projeté, donné à lire, sans qu'il soit explicitement attribué à un personnage. Mais il nous est aussi arrivé d'avoir recours à des pratiques disons plus littéraires. Un bon exemple est celui de *La posibilidad que desaparece face au paysage* [Festival d'automne à Paris, 2016], ou s'accumulaient les textes sur la vieillesse, la mort, l'économie, etc. Au premier abord, cela pouvait sembler d'une grande lourdeur, et nous voulions absolument éviter cela. Alors nous avons placé ces mots que nous avons inventés dans la bouche de personnes connues ou inconnues. À Marseille, c'était Michel Houellebecq qui disait que... À Manchester,

c'était un gars dans un supermarché qui se faisait telle réflexion. À Bruxelles, Paul B. Preciado se trouvait dans une fête, il allumait une cigarette et lançait à quelqu'un d'autre... Ce qui aurait pu passer pour un discours pamphlétaire devenait une opinion, un ressenti.

**Quelle valeur accordez-vous à ces textes une fois publiés ?**

**Tanya Beyeler :** La lecture des livres est une seconde expérience qui n'a plus rien à voir avec le spectacle. Certains de nos textes ont été publiés, mais l'expérience reste insatisfaisante car il manque quelque chose. J'aime les livres, j'aime l'objet livre. Mais aujourd'hui, j'imagine plutôt une publication qui aurait valeur d'archive, incluant par exemple des photos, pour documenter le spectacle pour lequel le texte a été conçu. Il faut dire que le processus d'écriture a changé. Au départ, c'était seulement Pablo Gisbert qui écrivait. À présent, nous nous y mettons à deux, il intervient sur mes textes, moi sur les siens, ce ne sont plus des textes écrits par un auteur, ce sont des textes pour la scène, pas des textes indépendants. Ces textes sont conçus par El Conde de Torrefiel.

**Qu'est-ce que El Conde de Torrefiel ? Une compagnie ? Un collectif ?**

**Tanya Beyeler :** Au départ, El Conde de Torrefiel se voulait un collectif. Mais c'est compliqué, le collectif. Le premier élan, les décisions, les responsabilités, c'est Pablo Gisbert et moi qui les assumons. Une fois que le processus de création est enclenché, en revanche, nous fonctionnons de façon beaucoup plus collective. Les comédiens proposent, impriment leur caractère sur le spectacle, tout un travail de recherche est mené en groupe. Et pas seulement avec les comédiens, également avec les techniciens en charge du son ou des éclairages. Mais au final, c'est à deux que nous prenons les décisions, que nous mettons de l'ordre dans tous les éléments accumulés.

**Qu'est-ce qu'une Ultrafiction ?**

**Tanya Beyeler :** *Ultrafiction* est un terme que nous avons inventé sans vraiment savoir ce qu'il signifiait. Nous avons donc créé plusieurs situations pour nous aider à le comprendre. L'ultrafiction désigne à mes yeux la réalité dans laquelle nous vivons, une réalité empreinte de fiction. Tout ce qui nous entoure va à l'encontre des lois de la gravitation. Tout est artificiel, conçu pour oublier que ce monde qui nous a créé est aussi celui qui nous menace en permanence. Je parle, bien évidemment, de la réalité qui est la mienne, celle que je connais, et qui n'a rien à voir avec d'autres réalités contemporaines de la mienne, mais totalement différentes, et qui peuvent même entrer en collision les unes avec les autres, de façon violente. Cette guerre dont nous ressentons le souffle dans notre cou en est un exemple : le monde ne se réduit pas à ma fiction. Soudain l'on repense à l'expression si dangereuse de Fukuyama, « la fin de l'histoire ». C'était dans le début des années quatre-vingt-dix. Et voilà qu'une pandémie nous tombe dessus. Et maintenant une guerre...

**Cette réalité a-t-elle changé votre façon de travailler ?**

**Tanya Beyeler :** La pandémie nous a conduits, Pablo Gisbert et moi, à nous installer loin de Barcelone, où nous étions implantés depuis douze ans. Ce sont de toutes nouvelles conditions de création, avec de nouveaux collaborateurs. Il y a cinq comédiens présents sur scène, deux avec qui nous

# BIOGRAPHIE

avons déjà travaillé à plusieurs reprises, trois avec qui c'est une première. L'esthétique, aussi, a changé. Pour la première fois, par exemple, le spectacle sera éclairé par des leds. Ce n'est pas une nouveauté pour le théâtre mais c'est une nouveauté pour nous. Led et plastique se combinent à merveille. C'est de l'artifice à l'état pur. J'aime travailler avec la lumière incandescente, mais pour ce spectacle, cela ne fonctionnait pas. Ensuite, il faut reconnaître que c'est un éclairage très dur, une lumière très blanche qui met les corps en crise. Ce qui nous conduit à beaucoup de retenue dans le mouvement et dans le rythme. Cette scénographie transmet déjà une forme d'instabilité. Le plastique au sol n'est jamais parfaitement étiré, il y a là quelque chose de liquide, d'aqueux, de glissant : autant d'adjectifs que l'on pourrait appliquer à la réalité, qui peut à tout moment se briser, se déchirer. Un tremblement de terre, une guerre, une pandémie... et tout peut s'effondrer. Ce n'est ni de la pierre, ni une montagne, ni un volcan, ce n'est pas du bois, cela n'a pas la densité d'un océan. C'est ça, notre réalité.

## ***Vous n'observez donc plus le paysage...***

**Tanya Beyeler :** Dans La possibilité qui disparaît face au paysage comme dans *La fille de l'agence de voyages...*, il s'agissait de regarder. Cette fois, nous sommes dedans. D'ailleurs, le spectacle s'intitule *Une image intérieure*. Il s'est produit une chute à l'intérieur de cette image que nous avons de la réalité, c'est une image intérieure, pas une image réelle. Cette image est aussi fragile et mensongère. Elle tourne le dos à quelque chose de bel et bien réel, dont nous ne pourrions jamais nous libérer : notre corps physique, un corps qui tombe, qui vieillit, qui tombe malade, qui meurt, qui doit se nourrir, qui dépend du climat... Nous avons tourné le dos à tout cela pour nous enfermer dans cette image intérieure, une image très jolie, très plastique, qui n'est pas sans lien avec la caverne de Platon. La caverne dans laquelle s'enfermait l'homo sapiens pour se protéger des prédateurs, des intempéries... C'est à l'intérieur d'une grotte que l'homme primitif a commencé à peindre, à intervenir sur la réalité, que ce soit pour la représenter, pour la nommer, pour la mettre en ordre... Mais, aujourd'hui, la menace vient de l'intérieur. Cette image intérieure que nous avons créée est notre nouvelle menace.

**Propos recueillis par Tanya Beyeler**

## **El Conde de Torrefiel**

El Conde de Torrefiel est un projet basé à Barcelone, dirigé par Tanya Beyeler (1980, Suisse) et Pablo Gisbert (1982, Espagne). S'ils ont étudié le théâtre et la philosophie, Beyeler et Gisbert s'intéressent aussi à la musique et à la danse contemporaine. Ils collaborent en effet souvent (dans le cadre dramaturgique) de la compagnie de danse La Veronal. En tant qu'auteurs de théâtre, leurs créations recherchent une esthétique visuelle et textuelle dans laquelle peuvent co-exister le théâtre, la chorégraphie, la littérature et les arts plastiques. Leur œuvre aborde la notion de temporalité immédiate et prend pour point de départ l'analyse synchronique du présent, une interrogation des possibilités de notre époque. El Conde de Torrefiel souhaite comprendre les liens existants entre la rationalité et le sens que le langage donne aux choses, ainsi que l'abstraction de concepts, l'imaginaire et le symbolique par rapport à l'image. En fait, les œuvres les plus récentes du duo se concentrent exclusivement sur le XXI<sup>e</sup> siècle et sur la relation existante entre le personnel et le politique. El Conde de Torrefiel a vu le jour en 2010 avec la pièce *La historia del rey vencido por el aburrimiento* [*L'histoire du roi vaincu par l'ennui*], suivi d'*Observen cómo el cansancio derrota al pensamiento* [*Observez comme la fatigue met en échec la pensée*] en 2011, *Escenas para una conversación después del visionado de una película de Michael Haneke* [*Scènes pour une conversation après le visionnage d'un film de Michael Haneke*] en 2012, *La chica de la agencia de viajes nos dijo que había piscina en el apartamento* [*La fille à l'agence de voyages nous avait dit qu'il y avait une piscine dans l'appartement*] en 2013, *La posibilidad que desaparece frente al paisaje* [*La possibilité qui disparaît face au paysage*] en 2015 et *GUERRILLA* en 2016. Les spectacles les plus récents ont valu à la compagnie une reconnaissance nationale et lui ont permis de se produire dans de nombreux lieux et festivals en Espagne, comme Mercat de les Flors, Festival de Otoño a Primavera ou Festival Temporada Alta. El Conde de Torrefiel fait ses premiers pas au-delà des frontières nationales, surtout en Europe, au programme de festivals comme le Kunstenfestivaldesarts (Bruxelles), steirischer herbst (Graz), Festival d'Automne à Paris, Alkantara Festival (Lisbonne), au Théâtre de Vidy (Lausanne), Short Theater (Rome), Festival Transamériques (Montréal), Noorderzon Festival (Groningue, Pays-Bas), HtHcDN Montpellier, entre autres. En 2018, El Conde de Torrefiel crée son septième spectacle, *La Plaza* qui aura le droit à un spin-off l'année suivante *Kultur* à Actoral à Marseille. Suivent en 2020 *Los protagonistas* présenté à Genève puis *Se respira en el jardín como en un bosque*.

## **El Conde de Torrefiel au Festival d'Automne à Paris :**

- 2016 *La posibilidad que desaparece frente al paisaje* (Centre Pompidou)
- 2018 *La Plaza* (Centre Pompidou)